

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire — Lettre de Dom Bosco aux Coopérateurs Salesiens. — Le mois de Marie Auxiliatrice. — Voyage de nos Missionnaires. — Nouvelles de Patagonie. I. Lettre de Dom Savio. II. Lettre de Mgr. Cagliero. — Histoire de l'Oratoire de St. François de Sales. — Appel à la prière. — Coopérateurs défunts (*Suite et fin*).

Salésiens, religieuses et enfants de toutes nos Maisons, tous sauvés; point de morts, ni blessures, ni contusions.

L'épouvante, l'appréhension, les angoisses indescriptibles qui s'emparèrent de tous, voilà l'unique et le plus grand mal du moment.

Et puis, dans quelques parties du littoral, à Varazze, Alassio, Bordighera, par exemple, il a fallu passer plusieurs nuits sous la tente, dans les cours et les jardins: comment, en effet, se risquer, même le jour, dans des maisons qui pouvaient s'écrouler à chaque instant?

Vous n'avez jamais cessé de témoigner aux Œuvres Salésiennes, qui sont vôtres, la plus vive sollicitude. Cette pensée m'encourage à vous faire un bref exposé de ce qui nous est arrivé ces jours derniers.

La terrible catastrophe, vous la connaissez. Le 23 février dernier, un tremblement de terre est venu en un instant renverser, ruiner des pays presque en entier; dans l'Italie les dommages sont immenses, et dans la Ligurie les victimes sont en bien grand nombre.

Pour ce qui nous concerne, je dois avant toutes choses, et l'âme pleine de reconnaissance envers Dieu, vous déclarer que nous n'avons eu à déplorer aucun accident de personnes.

Mais si nous avons été préservés des accidents de personnes, nous ne pouvons en dire autant des dommages matériels: ils sont malheureusement assez graves. Nos maisons et nos églises du Piémont et de la Toscane ont eu, sans doute, des murs lézardés, des toits enlevés, des arcades et des escaliers ébranlés: il ne sera pas trop difficile de porter remède à tout cela. Les dégâts sont autrement importants pour quelques-unes de nos nouvelles maisons situées sur le littoral, dans l'ouest de la Ligurie, si cruellement éprouvée. Ainsi la façade de l'église du Collège d'Alassio menace ruine; et la maison de Vallecrosia

Turin, le 1.^{er} Mars 1887.

Bien chers et dévoués Coopérateurs,

près Bordighera, a été tellement ébranlée, qu'il faudra dépenser beaucoup pour la rendre encore habitable. On a dû l'évacuer, puis fermer les écoles publiques et le pensionnat de filles; en même temps rendre à leurs familles une partie des enfants, tandis qu'on envoyait à Nice de Montferrat celles qui demeureraient orphelines ou dont la maison s'était écroulée.

Comme on peut s'en rendre compte, ce lamentable événement nous oblige à d'énormes sacrifices.

Il s'agit de reprendre, de sauver des œuvres qui nous ont coûté des sommes considérables et des fatigues immenses, des œuvres que nous ne pourrions abandonner sans causer aux âmes le plus grand détrimement.

Nous devons pourvoir aux frais de voyages, de réparations, comme aussi à l'entretien des enfants que le fléau vient de rendre orphelins; en somme, ce sont des charges très-lourdes que nous ne pouvions nullement, il y a quelques jours à peine, nous attendre à supporter.

Je tiens à vous faire remarquer que la maison de Vallecrosia a une importance capitale pour l'honneur de la religion et le bien des âmes. Les protestants, qui se sont installés dans ce pays, emploient toutes les industries pour attirer à eux la jeunesse des deux sexes, et lui ravir la foi: il nous faut donc, à tout prix, restaurer cette maison.

Mais comment faire? Je ne puis me laisser aller au découragement. Les infirmités m'empêchent de venir moi-même vous tendre la main; mais j'ai le ferme espoir d'obtenir de mes Coopérateurs les secours qui me permettront de remédier au désastre.

C'est donc à eux que je demande humblement l'aumône.

Votre charité, chers Coopérateurs, je la connais: il n'est pas besoin de longs discours pour l'exciter à me venir en aide.

Pensez seulement que les calamités publiques doivent être pour les bons chrétiens un stimulant tout particulier: l'impossible, dirai-je presque, voilà ce qu'il faut faire pour atténuer les douloureux effets d'un pareil désastre.

Faire la charité, en des circonstances si pénibles, c'est procurer aux malheureux une joie bien douce, en même temps qu'on

appelle sur soi-même des bénédictions de choix; c'est une action de grâces, c'est dire merci au Bon Dieu de nous avoir préservés du fléau. Et puis, est-il prière plus efficace pour demander et obtenir la sécurité de l'avenir? Sommes-nous bien sûrs que tout est fini? .

Dieu lui-même nous dit dans la Sainte Ecriture que l'aumône fait trouver miséricorde et délivre de la mort; *Eleemosyna a morte liberat et facit invenire misericordiam.*

Au milieu de la désolation de ces jours derniers, une chose nous a procuré à tous la plus grande consolation.

Je veux parler de la nouvelle que plusieurs de nos bienfaiteurs, habitant la région plus éprouvée, ont été préservés comme par miracle. Nous voyons dans cette grâce la récompense d'une charité que nous n'avons jamais trouvée en défaut; c'est la manière que Dieu emploie ordinairement pour rendre le centuple promis dans l'Évangile à qui fait l'aumône pour l'amour de Lui.

Cette grâce, comme toutes les autres obtenues déjà en si grand nombre, est une preuve convaincante que le bon Dieu et Marie Auxiliatrice protègent d'une manière spéciale ceux qui font la charité selon leurs moyens; c'est une preuve que le bon Dieu et Marie Auxiliatrice exaucent les prières qui se font tous les jours dans nos maisons, pour attirer sur nos bienfaiteurs les meilleures et les plus abondantes bénédictions.

Pour ce qui me concerne, je vous donne l'assurance que chaque jour je prierai et ferai prier pour vous et pour vos familles.

Nous témoignerons à Marie Auxiliatrice notre reconnaissance pour la préservation qu'Elle nous a obtenue, en nous serrant avec un amour plus grand encore auprès d'Elle, notre Mère et la Mère de Celui qui porte le monde dans ses mains toutes-puissantes; nous La prions avec toute la ferveur de notre âme, que du haut du ciel, jetant sur vous Ses regards, Elle vous couvre efficacement de son manteau maternel et qu'Elle détourne de votre tête tout malheur, maintenant et toujours.

Il ne me reste plus qu'à vous répéter: *J'attends l'aumône que je vous demande, pour réparer les dégâts que le tremblement de terre vient de me causer.*

L'offrande serait-elle des plus humbles, qu'importe? L'union fait la force, vous le savez, et la réunion des aumônes les plus modestes me fournira le moyen de remédier aux désastres et de soutenir les œuvres les plus importantes.

Priez, vous aussi, pour moi et pour le succès des entreprises que la Bonté Divine a confiées à nos faibles mains, et permettez-moi, bien chers Coopérateurs, de me dire en toute reconnaissance

Votre Serviteur parfaitement dévoué,

JEAN BOSCO, Prêtre.

NB. Les personnes qui auront la bonté de m'envoyer, à Turin, rue Cottolengo, 32, une aumône, privée ou collective, en un mandat-poste ou par lettre recommandée, recevront à titre d'accusé de réception et de remerciements, un billet imprimé.

LE MOIS DE MARIE AUXILIATRICE.

Nous approchons du Mois de Mai: préparons-nous donc à célébrer dignement la fête de Marie Auxiliatrice.

S'il fut jamais année où la nécessité de vivre en bons chrétiens, sous le manteau protecteur de la Mère de Dieu, parut démontrée, il semble bien que ce doive être celle-ci. De grands désastres en ont signalé les débuts, et ce qu'elle nous fait craindre pour l'avenir est loin d'être rassurant. Quelque tournure cependant que prennent les événements, quels que soient les desseins de la Providence, ou les décrets de sa Justice, n'oublions jamais que tout près du trône de Dieu, notre Mère toute aimante, occupe la première place, en raison de sa dignité et de sa puissance d'intercession.

Le trésor des célestes miséricordes est entre ses mains, parce que son divin Fils ne lui refuse rien. Le passé nous est un gage assuré de l'avenir.

L'histoire de l'Eglise comme les annales de toutes les nations chrétiennes et de chaque cité, la vie même de toutes les âmes en particulier, sont le livre splendide où la protection maternelle et le secours tout-puissant de Marie, écrivent à chaque instant des pages ineffables et toujours plus nombreuses. Ce ne sont pas seulement les siècles, les années et les jours, mais les minutes même, qui nous apportent d'innombrables bienfaits.

Peuvent-elles se compter, les grâces que nous allons chercher et que Dieu accorde dans les Sanctuaires élevés par le monde entier au doux nom de Marie?

Oh! si tous les fidèles connaissaient quelle Mère est la Très Sainte Vierge, s'ils avaient

tous en Elle la confiance qu'un fils doit témoigner à sa mère d'ici-bas, consolation et force dans les angoisses de la vie, appui dans leur marche pénible vers la vertu, assurance d'arriver à la vie qui ne finit point, ils recevraient tout, en retour de leur filial abandon.

Et ce n'est pas une pieuse imagination. La preuve que notre confiance est bien placée, les actions de grâces qui nous arrivent tous les jours, nous la fournissent d'une manière admirable.

De tous les points de la terre, on proclame bien haut que la source de toutes ces grâces de choix, notre Mère du Ciel la cache dans l'Eglise qu'on Lui a érigée à Turin, dans le Valdocco, sous le vocable de Marie Auxiliatrice.

C'est vraiment le titre sous lequel elle veut être spécialement invoquée dans notre siècle; l'Eglise et Souverain Pontife l'invoquent sous ce titre; c'est sous ce titre enfin qu'Elle donnera la paix au monde, le triomphe aux justes et le pardon aux égarés.

Marie Auxiliatrice doit être dans les temps que nous traversons, l'espérance de tous, parce que maintenant surtout, les choses qu'on désire le plus, on les désire avec une espérance qui va toujours diminuant.

Ayons en Elle une confiance sans bornes. Portons fidèlement sa médaille; par l'usage fréquent des Sacrements, maintenons-nous avec soin en grâce avec Dieu; par nos aumônes rachetons nos péchés, augmentons nos mérites, cherchons la miséricorde et la vie. Et puis, qu'elle nous monte souvent, sans cesse, du cœur aux lèvres cette oraison jaculatoire si courte et si efficace: *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis.*

Dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, le Mois de Marie, commencera le 23 avril et la clôture aura lieu le jour de la solennité.

Nous prions les Coopérateurs, les Coopératrices et les membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice, demeurant à Turin, de vouloir bien assister, s'ils le peuvent, aux exercices de notre Communauté, pendant le mois, mais surtout pendant la neuvaine qui commencera le 15 mai.

Leur présence rehaussera l'éclat de nos solennités et procurera à la Très Sainte Vierge une joie particulière.

Voici l'ordre des cérémonies: Pendant la semaine: *Matin*, à 7 h. 1½, Messe et récitation du Saint Rosaire. On pourra se confesser et faire la Sainte Communion.

Soir, à 7 h. 1½, chant d'un cantique, courte instruction et bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le dimanche, les cérémonies du soir, commenceront à 3 h. 1½.

Nous croyons utile de rappeler ce qui suit: Toutes les fois que dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, comme dans toute autre église ou Oratoire public appartenant à la Congrégation Salésienne, on assiste à la cérémonie du matin, ci-dessus indiquée, on gagne 3 ans d'indulgence;

pour le soir, il y a 200 jours, attachés à l'audition de la parole de Dieu, avec récitation, avant et après, d'un *Ave Maria*. Toutes ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ont été accordées par le Souverain Pontife Pie IX, dans son décret du 26 février 1875.

VOYAGE DE NOS MISSIONNAIRES.

Montevideo, le 15 janvier. 1887.
11 h. 1/2 du soir.

TRÈS-HONORÉ M. LE DIRECTEUR,

Vous avez sans doute déjà reçu la lettre, dans laquelle D. Lasagna vous racontait la première partie de notre voyage. Avec tous nos frères de là-bas qui nous ont suivi de la pensée, mais aussi avec toute l'inquiétude de leur affection pour nous, vous aurez, j'en suis sûr, dans un élan de reconnaissance, dit un merci bien bon à notre Mère du ciel, à qui seule nous devons d'avoir échappé aux gouffres de l'Océan.

Il me semble que personne ne m'en voudra de poursuivre et terminer la relation commencée par D. Lasagna.

Après les fureurs de l'épouvantable bourrasque que l'Atlantique avait déchaînée sur nous, après ces trois longs jours où nous avions presque perdu l'espoir d'aborder sains et saufs sur la terre bénie, objet de tous nos désirs, nous pûmes enfin jouir du calme des Tropiques. La tranquillité de l'Océan ramena parmi nous le bien-être et la joie: il était temps.

Abatus par la frayeur et le mal de mer, extenués par un jeûne prolongé, anéantis de corps et d'esprit, nous languissions depuis 60 heures, attendant d'un instant à l'autre une catastrophe.

Le matin du 21 décembre, la mer était calme, et après trois jours d'agonie, nous nous retrouvions pour la première fois sur le pont. Une même pensée s'empara de tout le monde.

Noël, avec ses souvenirs du cœur, avec ses mystères d'amour qui nous touchent si fort et que nous comprenons si peu: Noël, avec ses cérémonies si sublimes dans leur simplicité, source de piété et de foi pour toutes les âmes; Noël, la fête des plus saintes émotions, Noël était là.

Ils nous revenaient à la mémoire, avec un charme particulier, ces jours de paix passés dans notre solitude de Saint Bénigne. La veille bénie, nous la faisons à la crèche de Jésus, dans le silence et le recueillement: c'était un avant-goût du Paradis. Et maintenant, tout cela était bien loin. Les péripéties de notre traversée nous avaient empêché de célébrer la neuvaine en entier; mais nous tenions du moins à donner la plus grande solennité au triduum préparatoire et à la fête elle-même.

Et Dieu daigna bénir nos efforts par un succès inespéré. La bonté du Commandant nous avait procuré, dès le commencement du voyage, une salle vaste et commode où, quand la mer le

permettait, nous nous réunissions pour les exercices de piété.

C'est là que nous avons célébré le triduum. Vous devinez avec quelle effusion d'amour on entonnait le *Regem Venturum*, pendant que nos regards et nos cœurs contemplaient une statuette toute gracieuse du divin Enfant. Ces moments de joie sainte et profonde passèrent bien rapidement. Il fallut bientôt s'occuper de mille petites choses. Les uns préparaient les détails et les décorations; d'autres pensaient à la musique instrumentale et vocale, besogne laborieuse à cause du nombre restreint des exécutants; tous enfin, trouvaient le temps d'écrire un mot ou une grande lettre aux amis d'Europe pour profiter du courrier à notre passage devant l'île St. Vincent, où nous ne pouvions toucher, mais où l'on rencontre le paquebot postal. Au milieu de tous ces préparatifs, Noël arriva, de manière presque à nous surprendre. Ce jour de fête, nous l'avions tant désiré! Nous allions pouvoir nous jeter aux pieds de Jésus-Enfant, lui dire nos peines et nos amertumes; et une parole amie, nous le savions aussi, allait nous apporter en son nom l'espérance et la force.

Notre attente ne fut point trompée.

Le 25 décembre, dès le matin, nous eûmes la joie de voir commencer une journée splendide: elle fut saluée de tout cœur par plus de mille personnes qui l'avaient souhaitée bien fort. Mer tranquille, ciel absolument pur, pas la moindre menace de mauvais temps: c'était parfait.

Une légère brise tempérant les ardeurs du Tropique, et rendait bien supportable une chaleur de 29°: la création semblait se recueillir dans un calme majestueux, pour recevoir le Roi de la paix. Sur le pont, orné de trophées magnifiques, l'autel était dressé; la foule, dont la pieuse émotion était visible, attendait depuis longtemps déjà, dans un silence respectueux; le Commandant et le corps des officiers en grande tenue, les passagers de première et de deuxième classe venaient de se grouper autour de l'autel.

Vers neuf heures, la musique (dirigée par votre serviteur) commença à se faire entendre, et avec toute l'harmonie dont elle était capable, exécuta une marche pour annoncer l'*Introit* de l'auguste Sacrifice. D. Lasagna, revêtu des plus beaux ornements que nous eussions, était à l'autel. Le chœur, soutenu par l'harmonium et dirigé par votre serviteur aussi, chanta l'*Hæc nocte*, l'*Ave Maria*, de Dogliani, morceau d'un effet surprenant, l'*O Salutaris* de Mozart, *solo*, l'*Ave Verum* de Mercadante, *trio*, et plusieurs autres morceaux, extraits des Mosses de Saint Louis et de la Ste. Enfance.

L'exécution dépassa notre espérance et fut très-convenable; elle ne contribua pas peu à remplir les âmes de recueillement, comme à raviver leur foi.

Après le dernier Evangile, D. Lasagna adressa à l'assistance quelques paroles enflammées et où perçait la plus vive émotion. Je vais tâcher de vous en faire part, du mieux qu'il me sera possible. « Mes frères, chers compatriotes de notre

belle Italie que je viens de quitter comme vous, avec une tristesse bien naturelle; mes frères, chers compagnons de voyage, recueillez, gardez dans vos cœurs ces quelques mots que je vous adresse: ils sont le trop-plein de mon âme, inondée de consolations en ce moment. Jusqu'ici, vous avez célébré les touchants mystères de Noël au pays natal, au sein de la famille, entourés d'affections bien chères; cette année, c'est loin de la maison paternelle, isolés du reste des hommes, c'est à travers l'immensité et sur les gouffres de l'Océan, seuls avec Dieu pour ainsi dire, que vous fêtez la naissance de Jésus-Enfant; par une disposition de la Providence, vous voilà réunis en une seule famille sous l'autorité toute paternelle du Commandant; le même navire vous abrite, le même flot vous porte et peut-être les mêmes périls vous attendent.

Oh, que de choses je voudrais vous dire.... mais comment vous traduire tout ce que j'éprouve? Ce sont des vœux de bonheur que forme pour vous le Missionnaire, c'est un rêve de paix qu'il voudrait voir se réaliser: bonheur et paix qui viennent de Dieu. Le monde, qui a dit: « Il n'y a point de Dieu », ne vous donnera pas la paix; ses joies sont pleines d'amertume et de corruption. Mes frères, je vous porterai dans mon cœur tant que je vivrai; mais vous, je vous en supplie, acceptez et gardez aussi dans vos souvenirs les meilleurs, et pour l'amour du pauvre Missionnaire, cette dernière recommandation: « Gardez intacte cette foi vive, soyez fidèles à cette religion que vous avez apprise sur les genoux de votre mère.

« Je ne le sais que trop..., vous allez dans un pays où la foi est méprisée, et la vertu moquée; ah, mes bien-chers amis! ne reculez devant aucun sacrifice pour la garder au fond de vos cœurs, cette foi de Bethléem. L'Amérique est le rêve de votre vie, le rendez-vous de la fortune; l'Amérique doit vous offrir bonheur et richesses; hélas! pour combien d'entre vous, ces rêves n'auront que de cruels désenchantements, combien regretteront la pauvreté tranquille du pays auquel vous avez dit adieu. Veillez sur vous, mes frères, à l'heure de la désillusion et du découragement. C'est l'heure que choisiront la fourberie et l'impiété des ministres de Satan pour vous corrompre et pour éteindre en vous la précieuse lumière de la foi. Oh! alors, pas de faiblesse, sachez reconnaître la trame des méchants, démasquez leurs menées scélérates, afin que, pure et forte comme au jour où, pour la première fois vous avez pressé sur votre cœur le Jésus de la grotte, la foi vous reste et vous éclaire toujours.

Que ce rayon de la lumière divine nous fasse marcher ensemble vers les splendeurs du ciel. Des distances incommensurables, l'immensité du désert, peut-être, nous sépareront; peut-être que nous nous voyons pour la dernière fois sur la terre, mais un lien nous unit: foi, prière. Et cette union ne finit point: bénie sur la terre de toutes les bénédictions, elle se consomme et dure éternellement au ciel ».

L'émotion empêche notre cher directeur de poursuivre. Il quitte les ornements sacerdotaux et se retire immédiatement dans sa cabine pour être seul avec Dieu.

Profondément impressionnée par les paroles du prédicateur, la foule se retire lentement, et dans les groupes on se répète l'allocation, qui avait si bien saisi l'auditoire: *Deo gratias*. J'espère que le souvenir de cette fête restera gravé dans tous ces cœurs, et que la pensée du Missionnaire, aux heures d'épreuve et d'affliction, leur reviendra chère et consolante, apportant avec elle force et courage.

Rien d'extraordinaire dans le reste de la journée: la note dominante était la satisfaction générale et l'accord unanime à proclamer le succès de la fête.

Le lendemain, commença d'une façon suivie le Catéchisme, que nous avons déjà ouvert pour préparer les enfants à la première Communion.

Dans cette œuvre aussi, nos humbles efforts, portèrent en abondance des fruits de bénédictions. Le premier de l'an, l'autel s'éleva de nouveau sur le pont, et, pour la seconde fois, la Messe fut chantée solennellement, *cum cymbalis et organis*.

Nous eûmes la consolation de voir une vingtaine d'enfants, garçons et filles, recevoir pour la première fois Jésus dans leur cœur. La joie de ces âmes pures rayonnait sur leur front. Et puis, qui connaîtra jamais les mystères bénis de grâces de choix que notre Dieu aura accordées aux prières de ces chers petits anges! Tous en auront leur part: les pauvres Missionnaires, apôtres partout et toujours; les familles de ces enfants, assez malheureux pour être contraints de quitter le sol natal, avant presque d'avoir pu le connaître et l'aimer.

Qui sait, si, à la vue de ce spectacle, une pauvre âme, oublieuse de Dieu et de la foi apprise sur les genoux de sa mère, ramenée presque sans le vouloir, au souvenir des douces joies de la première Communion, qui sait si, rappelée au repentir, elle ne sera pas venue se jeter sur le sein de son Dieu?

Après le dîner, l'heureuse initiative d'un de nos confrères organisa une petite tombola en faveur des premiers communicants.

Petits tableaux, crucifix, livres, bouteilles de Barbéra, cravattes, colliers, monceaux de bonbons, d'oranges, de biscuits, d'amandes, de noix, voilà des lots de nature à charmer les yeux et à flatter le palais des enfants de toute taille.... On dit même que le directeur de la loterie se tenait à quatre pour échapper à la séduction.... Quoiqu'il en soit, tout se passa le mieux du monde, et au son d'une musique pleine de bonne volonté.... Cette petite fête fut réellement une excellente inspiration. Nos chers émigrants, tout joyeux de voir comment nous savions associer la piété et les délassements, concurent pour nous une affection plus vive encore, en même temps que grandissait dans leur estime une religion qui porte à des attentions aussi délicates.

Nous avions cru célébrer à bord notre dernière fête, et nous avions l'espoir que la solennité de

L'Épiphanie nous trouverait au milieu de nos frères d'Amérique : mais le bon Dieu ne voulut pas nous accorder cette consolation, et force nous fut bien de demeurer sur le *Thibet*. La fête ne se ressentit nullement de notre petite déception. Elle ne fut ni moins belle, ni moins attrayante; beaucoup de confessions et de Communions, Messe en musique, deux allocutions cordiales, mais toujours éloquentes de D. Lasagna, voilà le bilan d'une bien bonne journée.

Un événement vint nous apporter une joie que vous comprendrez. Après tant de jours passés entre le ciel et l'eau, notre regard put enfin se reposer sur les côtes d'Amérique, but et objet de nos plus chers desirs, sur cette terre que Dieu nous avait donnée comme seconde patrie. Oh, avec quelle impatience nous comptions les heures qui nous séparaient encore de nos frères d'Amérique !

C'est que nous étions si las d'une vie où le travail tient forcément bien peu de place ! Dans la certitude que nous devrions quitter le lendemain nos compagnons de voyage, une séance littéraire et musicale d'adieux, fut improvisée le soir.

Les souhaits furent échangés, en vers et en prose, en italien et en français; puis vint le chant : les *Due poeti*, la *Musica bella*, il *Marinaro* et bien d'autres petites choses furent enlevées avec un entrain merveilleux.

Ce n'était pas la première fois, du reste. Vous n'apprendrez point sans satisfaction qu'à plusieurs reprises, pendant la traversée, nous avons donné des séances semblables.

Personne n'a jamais eu l'air de nous en vouloir trop, vous le pensez bien. Commandant, officiers, équipage et passagers, c'était à qui nous encouragerait de la façon la plus aimable; M. François Galetta, commissaire du bord, s'est toujours montré, en vertu même de ses fonctions, le chef autorisé de cette conspiration de bienveillance, et il le faisait de manière à nous donner l'illusion charmante des plus douces fêtes de famille.

A minuit, nous devions entrer dans le port de Montevideo, et ce soir-là tout le monde se mit au lit, avec la pleine certitude que ce repos serait le dernier à prendre à bord du *Thibet*. Mais nous avions compté, sans notre hôte.

Bien que durant tout notre voyage aucune maladie ne se fût déclarée à bord, la Commission sanitaire ne nous permit pas de jeter l'ancre; et nous voilà obligés de retourner sur nos pas, vers l'île *Flores*, où nous devons purger la quarantaine.

Ce fâcheux contre-temps, nous contraignit de remettre à plus tard le bonheur de voir et d'embrasser nos frères d'Amérique; cette quarantaine de malheur menaçait en effet de devenir assez longue. Arrivés devant l'île, il nous fallut attendre deux longs jours sur le *Thibet* qu'il y eût place pour nous, à *las Flores*.

Les séances de tout genre et de toute couleur succédant aux séances, chassèrent un peu l'ennui qui commençait à nous envahir. A ce moment encore le diable voulut faire des siennes. Nous

avions failli être engloutis par la tempête; maintenant à deux pas du but, c'était le feu qui se mettait de la partie. Il se déclara dans la nuit, vers les 2 heures et nous causa une alerte sérieuse: cependant on eut promptement raison de lui.

Tout était passé, quand le jour suivant on nous pria de descendre à terre. Il fallut quitter les confrères qui devaient poursuivre leur route jusqu'à Buenos-Ayres, et dire adieu aux passagers qui étaient devenus pour nous des frères: la séparation nous fut bien pénible. Avant de prendre le petit bateau qui devait nous conduire à *las Flores*, on se serra la main avec effusion.

Le Commandant, le médecin et le commandant du bord voulurent bien nous y accompagner. Cette sorte de double exil dura cinq jours, qui se passèrent dans l'ennui de l'incertain.

Enfin il plut à Dieu, le 14 janvier, de nous ouvrir les portes de Montevideo et de nous jeter dans les bras de nos chers confrères d'Amérique. Il y avait juste un mois que notre *Exode* avait commencé; et c'est après avoir été éprouvés *per aquam et per ignem*, que nous touchions au port tant désiré. Je ne vous parle point de l'accueil que nous avons reçu de nos frères, et de nos premières impressions. Ce sera l'objet d'une autre lettre.

Je mets le point final. Le temps me fait défaut, et d'autre part, j'ai conscience d'avoir été un peu long.

Veillez me pardonner cette lettre trop courue: il m'est impossible pour cette fois de vous donner une relation plus soignée, sans être sûr de manquer le courrier.

Ayez la bonté de présenter nos hommages comme ceux de D. Lasagna, à tous nos Supérieurs, et daignez me conserver toujours une place dans votre affection.

Votre fils très-humble en Jésus et Marie

CH. LOUIS.

NOUVELLES DE PATAGONIE.

I.

Santa Cruz de Patagones,
le 5 décembre 1886.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

D. Beauvoir, se rendant à Patagones, emporte quelques objets pour l'exposition qui doit avoir lieu au Vatican. Ce sont deux tapis de peaux, garnis de plumes d'autruche de Patagonie, une étrivière de cheval et d'autres petites choses.

J'ai déjà laissé à Patagones un beau *chigliango* ou manteau taillé dans la peau du *guanaco*, mouton du Pérou; j'espère pouvoir en acheter d'autres que je vous enverrai aussi à Turin. Il y en a de très-beaux qui valent ici 60 *nationaux*, c'est-à-dire 300 francs. Les plus ordinaires se paient de 12 à 18 *nationaux*, 60 à 90 francs,

selon la grandeur, le dessin et la qualité. C'est le travail des Indiens Tehuelches. Nous entretenons avec la plupart d'entre eux de bonnes relations, bien qu'il y en ait très-peu de Chrétiens. Quand j'aurai des chevaux, et quelqu'un de sûr pour m'accompagner, je ferai avec eux le voyage des Cordilières, où ils passent l'été.

Ces pauvres Tehuelches, actuellement en proie à la division, sans Cacique général à leur tête, se battent assez fréquemment entre eux, surtout quand ils sont ivres. Dans ces bagarres, il y en a toujours au moins un de mort et une foule avec d'horribles blessures. Ce perpétuel état d'hostilité a décidé le gouvernement à leur assigner trois régions distinctes. Les uns habitent entre le Rio Lattegos et Santa Cruz; d'autres de Santa Cruz jusqu'au Rio Cico; le troisième groupe occupe le territoire qui s'étend vers le Déséado.

Il y a en outre quelques familles d'Araucaniens, répandues çà et là: les Tehuelches les redoutent fort, comme ayant l'humeur très-batailleuse.

Vous le savez, bien que les moyens de transport me fassent défaut, j'ai pu quelques fois déjà, mais trop peu souvent, hélas, remonter les deux fleuves; puis, avec des chevaux qu'on m'avait prêtés, visiter les *toldos*, — campements, — les plus rapprochés de la rive.

Toujours j'ai trouvé bon accueil et réel désir d'apprendre ce que de mon mieux je m'efforçais de leur enseigner. Assis à terre au milieu du *toldo*, sur une belle peau de guanaco ou de cheval, je me voyais aussitôt entouré: hommes, femmes, enfants, tous prêtaient une grande attention à la parole de leur Missionnaire.

Leur empressement à s'approcher, pour voir le crucifix et les images, leurs questions pressées: Qui a fait de si belles choses? Que représentent-elles? tout formait une scène un peu confuse peut-être, mais pleine de charme.

Les images sont un moyen précieux pour faire entrer dans ces pauvres têtes les vérités de la religion.

Mais cet empressement qui réjouit le Missionnaire a très-souvent autre chose que du charme. Il faut, sans s'émouvoir le moins du monde, se sentir envahi par des *parasites* de tout genre, et surtout ne pas être difficile quand il s'agit de boire et de manger. Propreté... *negative*, art culinaire préhistorique; bouillon indéfinissable, servi dans des récipients d'une saleté convenable; un morceau de viande sanguinolent, guanaco, cheval ou même autruche, mais à moitié cru, et tout enfumé. Quand il n'y a pas de viande fraîche, les femmes ont vite fait, après en avoir secoué, pour chasser les mouches, un morceau séché au vent et au soleil, de le piler dans un énorme mortier en pierre. Cette préparation constitue, malgré tout, une nourriture agréable pour qui peut l'assaisonner d'un bon appétit.

Je ne parle que pour mémoire, des petits incidents serio-comiques: ce sont des choses qui arrivent à tous dans ces pays-ci. On tombe de cheval, on s'embourbe jusqu'au genou; ou bien,

engravés sur un banc de sable, il faut passer de bien longues heures à subir vent et pluie, au beau milieu du fleuve.

L'année dernière, je revenais d'une tournée chez les Indiens, alors campés sur la gauche de Santa Cruz, à quelques milles au-dessus de l'île Pavon. Une petite barque m'avait bien passé; mais sur l'autre rive, pour rejoindre une baleinière qui chargeait du bois pour le gouverneur, je fus réduit à faire à peu près cinq milles à pied, sur le gravier ou dans la pierraille. Cet exercice, joint au poids de mon sac que je portais en bandoulière, me fit suer pas mal, bien que la saison fût rigoureuse. Enfin j'arrivai. On envoya un canot pour me prendre; mais la marée basse, les algues et les bancs de boue l'empêchèrent d'aborder. Comptant trop sur mes longues bottes, je me mets résolument à l'eau; par malheur, elle était plus profonde que je ne pensais, et les pieds fixés dans la boue, je restai comme empalé. Cependant une corde, lancée de la baleinière, me permit d'arriver à bord sain et sauf avec mon petit bagage. Je pus me convaincre alors qu'il n'est pas toujours prudent de se fier trop à la longueur de ses bottes; remplies d'eau et de boue, elles deviennent un véritable embarras.

Le *calmo* plat nous empêche de rentrer, ce soir-là; la nuit fut rude et je m'en aperçus tout particulièrement.

Mais le bon Dieu, en disposant ainsi les choses, me préparait des compensations.

L'équipage fut en effet amené à parler religion et à lire quelques traits instructifs ou émouvants. Deux des matelots étaient protestants; celui qui paraissait le plus ancré dans ses erreurs, me surprit assez quand, me rencontrant deux mois après, il me dit: « Mon Père, combien faut-il payer pour se faire catholique? J'ai fait de grandes et sérieuses réflexions sur le luthéranisme; je vois que ce n'est pas la vraie religion, parcequ'elle s'est séparée du catholicisme, en abandonnant une foule de vérités et des articles de foi importants ». Je répondis naturellement que non-seulement il n'aurait rien à payer, mais encore qu'il recevrait un bienfait immense, dans la grâce du Baptême et des autres Sacrements; que son esprit et son cœur, par la certitude d'être dans la véritable Eglise, jouiraient de la plus grande paix; j'ajoutai enfin que s'il restait fidèle à la doctrine et aux préceptes de notre divin Sauveur, il posséderait très-certainement l'éternelle félicité. Au bout de quelques jours, il abjura le luthéranisme et fut baptisé sous condition.

Je veux maintenant vous raconter la dernière visite que j'ai faite aux Indiens *Sulinas*, au Nord de Santa Cruz, et à l'île Pavon, c'est-à-dire à 38 milles, environ, du golfe, et 26 du lieu de notre résidence habituelle.

Dans la seconde quinzaine de novembre dernier, profitant d'un canot qui remontait le fleuve, je pus baptiser dix personnes: six enfants au-dessous de 7 ans, et quatre adultes, parmi lesquelles un cacique d'environ 60 ans.

Permettez-moi de vous donner sur ce voyage quelques détails; ils n'ont pas une bien grande importance, je le sais, mais sont cependant de nature à vous intéresser.

Dans le bateau, je trouvai quatre matelots: le premier, qui est d'Asti, chargé de la voile; un autre, Genoï, occupé à épuiser l'eau qui, entrant en abondance, mouillait nos pieds et nos bagages; les deux derniers étaient..... ivres. Pour comble de malheur le plus..... *humide* des deux s'endormit bientôt, et l'autre, placé au gouvernail, ne s'apercevait pas que la barre lui échappait des mains. Nous étions mal arrangés. Heureusement que le timonnier, flatté des compliments que je lui faisais sur son habileté, consentit à me céder la barre. La leçon commença immédiatement. C'était un vrai plaisir que de l'entendre crier: à tribord — à bâbord — droit sur cette pointe — attention au banc de sable — gare au tourbillon!!! En somme, grâce au vent et à la marée haute, nous fûmes, en rien de temps, rendus à destination. Je débarquai, et l'équipage voulut poursuivre sa route jusqu'à l'île Pavon; mais la bonne brise les abandonna bientôt et ils furent réduits à faire remorquer leur barque par un cheval. Et les pauvres gens de dire que la présence du Père leur avait rendu le vent favorable, puisque, à peine étaient-ils restés seuls, que le temps se mettait contre eux.

L'ancien Cacique dont je vous ai parlé et que j'ai baptisé sous le nom de Félix, est un vieillard vigoureux et robuste. Il a voyagé pas mal et combattu beaucoup dans les Pampas du Rio Negro contre les Araucaniens et aussi contre les siens, c'est-à-dire contre les Tehuelches. Maintenant, tout en haillons, et roulé dans une peau de mouton, il est toujours assis par terre, depuis qu'il a eu la jambe cassée d'un coup de pied de cheval.

Sa femme, aussi vieille que lui, le soigne de son mieux. Dans une autre visite, la voyant grelotter de froid, je lui offris une robe de laine; la bonne vieille, sans plus de cérémonie, l'endossa sur le champ en ma présence et devant tout le monde.

Quand elle sera suffisamment instruite, je la baptiserai. Ce bon père Félix, malgré ses soixante ans, éprouve un vrai plaisir à raconter ses aventures, avec force gestes dramatiques et en s'échauffant beaucoup.

Il nous dit, par exemple, comment dans une bataille contre les Araucaniens, il tomba grièvement blessé, fut fait prisonnier et accablé de mauvais traitements: on lui coupa même l'oreille gauche! A cet endroit du récit, soulevant de ses deux mains sa longue chevelure, il montrait son oreille et la place de l'autre. Puis, il ajoutait en plaisantant: « Mon nom est *Incel*; les chrétiens » m'ont appelé *Patriu*, parceque j'ai une oreille » coupée, comme les chevaux de la tribu des » *Patriu*. Je suis *Patriu*, répétait-il, je suis » *Patriu*, comme les chevaux ». Je ne sais s'il parlait ainsi avec une intention malicieuse; mais il n'est que trop vrai que certains hommes traitent leurs semblables plus mal que les bêtes de somme.

De Sulinas, accompagné d'un Indien baptisé et d'un autre qui ne l'est pas encore, je m'avancai à 8 milles environ vers le Rio Lico, où sont trois *toldi*.

En route, nous fûmes surpris par un vent très-fort, accompagné de pluie et de grêle; de plus, comme j'étais baissé afin d'ajuster les étriers un peu trop courts pour mes pieds, mon cheval, relevant vivement la tête, me donna au front un coup violent.

Je demeurai un instant comme étourdi, mais sans perdre l'assiette; et il ne m'est resté de l'aventure qu'un bleu; je l'ai gardé pendant quelques jours.

Dans ces trois *toldi* se trouvent 16 personnes: quelques-unes étaient déjà chrétiennes; j'en baptisai 11, et à la première occasion j'irai achever l'œuvre commencée et je compte laisser ces familles entièrement chrétiennes, comme c'est convenu.

Vous allez me trouver un peu prolix. Rassurez-vous: je laisse tout le reste pour finir par le récit de ma visite à l'île Pavon. D. Juan Raso m'accompagnait. C'est un auxiliaire précieux, parcequ'il sait l'idiome des Indiens. Arrivés, après un bon galop d'une heure un quart, au bord du Rio, juste en face l'île, nous apercevons sur l'autre rive, un homme tout près d'une barque.

Croyant qu'il m'avait vu et qu'il avait compris mon signe, je renvoyai les chevaux, en remerciant mon compagnon. Je m'étais trompé.

Deux heures durant, je restai là à aller et venir, attendant inutilement l'arrivée de la barque. M'avait-on vu? Avait-on voulu ne pas me voir? Je n'en sais rien et n'ai point cherché à le savoir. J'avais déjà récité tout le Rosaire et d'autres prières encore; enfin, comme la nuit tombait, je me dirigeai, avec mon sac, vers une petite maison à deux heures et demie de marche environ, avec la perspective peu rassurante de rencontrer des vaches mal disposées ou complètement sauvages. Mais je venais à peine de gravir une petite éminence que je vis avec surprise deux hommes à cheval accourir au grand galop. Ils entendirent ma voix et furent près de moi en un instant. Je les aidai à mettre à l'eau une grosse *ciatta*; et bientôt, malgré le courant et les vagues, on se trouva de l'autre côté, sur l'île Pavon. J'y ai baptisé un jeune garçon de 14 ans. Jusque là on l'appelait *Pettingall*: maintenant il se nomme Henri Pierre Dufour, comme son parrain D. Pierre Dufour, qui me disait: Pendant que vous confériez le Baptême, j'éprouvais au plus profond de mon cœur une joie et un sentiment de tendresse inexprimables; j'aimais ce jeune homme sans doute, mais maintenant je le regarderai comme mon fils et non comme mon serviteur.

Bien-aimé Père et vénéré D. Bosco! De tout ceci, d'après ce qu'on vous a écrit et ce qu'on vous écrira, vous pouvez vous faire une idée de nos difficultés et de nos besoins. Que le bon Dieu continue à vous inspirer, pour le bien de l'Église et des pauvres Indiens; bénissez-nous tous

au nom de Notre-Seigneur, bénissez tout le monde, mais spécialement celui qui a l'honneur de se dire

Votre fils très obéissant en Jésus-Christ

ANGE SAVIO, prêtre.

II.

Roca, Rio Negro, 17 janvier 1887.

VENÉRÉ D. BOSCO

ET TRÈS-CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Je termine ces jours-ci la longue Mission donnée à la tribu de Sayuhèque, composée de 1700 personnes.

Pendant deux mois, nous avons habité un humble rancho fait de pieux assemblés et crépis à la boue; le toit, à l'avenant: branchages desséchés et par-dessus, une couche de terre. Nous étions encore bien logés, en comparaison des *tololos* absolument misérables des pauvres Indiens, mais surtout de la grotte, pauvre entre toutes, qui abrita à Bethléem la famille la plus auguste du ciel et de la terre. Nous étions nourris comme les Indiens, à qui le Gouvernement assure les subsistances. Cependant, pour ce qui me concerne, le commandant Lucian, que j'avais connu à bord de la *Pomone*, lors de mon premier voyage à Patagones, me recevait à sa table. En vrai soldat, il s'accommodait comme les autres, de la vie du désert. Le menu était uniformément varié: viande et riz, riz et viande; en fait de siège, il se contentait, comme tout le monde aussi, d'un tronc d'arbre, d'une caisse, ou d'une selle.

La récompense de ces petits sacrifices, nous fut donnée avec usure dans le nombre des excellents catéchumènes qui nous arrivèrent, ayant faim et soif de la parole de Dieu. Tous les jours, on donnait 4, 5 et jusqu'à 6 instructions dans les divers groupes de la tribu.

D'abord, tous les enfants reçurent, en même temps que le Baptême, la Confirmation, dans la crainte, hélas, trop fondée, de les voir se disperser un jour ou l'autre. Pour la même raison, on baptisa aussi tous les jeunes gens des deux sexes, de 10 à 20 ans. Enfin, ce fut le tour des parents. En outre, pour la plupart de ceux-ci, le mariage déjà contracté légitimement sans doute, mais *secundum legem naturae*, fut célébré, ou plutôt ratifié, en face de l'Église.

C'était le cas du fils du cacique Yaucuche, qui voyant tout son peuple converti, et saintement uni par un mariage chrétien, vint, lui aussi, après avoir renoncé à la polygamie, recevoir de mes mains le saint Baptême.

Nous eûmes la même consolation pour le fils aîné du cacique Sayuhèque et pour les autres chefs, qui, après de longs entretiens, se rendirent à nos exhortations.

Sayuhèque fit instruire et baptiser toute sa nombreuse famille. Mais il n'eut pas le courage d'imiter son fils. Il assistait souvent à nos ins-

tructions et désirait connaître les vérités de notre sainte religion; plus souvent encore, il venait déjeuner avec nous.

Le jour où je lui donnai l'assaut pour le décider à recevoir le saint Baptême, il n'opposa aucune résistance; mais quand il entendit la condition absolue: renoncement à la polygamie, le pauvre homme baissa la tête et demanda du temps pour réfléchir. Il aurait peut-être pris le bon parti, si un incident ne fût venu se mettre à la traverse de son projet et des nôtres aussi. Un ordre du Gouvernement, par bonheur encore arrivant à la fin de notre Mission, enjoignait de diriger 80 familles de la tribu à deux mois de marche, vers Mendoza, pour fonder une colonie.

A cette nouvelle, grande alarme chez tous ces pauvres Indiens épouvantés.

Il nous fallut trois jours pour les tranquilliser en leur persuadant que cette mesure n'avait pas pour but de les enchaîner, mais plutôt de les affranchir du joug militaire, et les admettre au droit commun dans la nouvelle colonie.

Nous ajoutions que, les sachant chrétiens, le Gouvernement avait le devoir et l'intention, du reste, de les protéger à l'égal de n'importe quel citoyen. Ils recouvrèrent assez de paix pour que nous ayons pu achever notre Mission en administrant le Baptême à deux cents catéchumènes, instruits dans les derniers jours.

Shayuhèque, désolé lui aussi de perdre tant de *sujets*, ne voulut pas se décider à recevoir le Baptême, préférant, nous dit-il, attendre une autre occasion, où il aurait tout son calme.

D'autres chefs se présentèrent bien; mais comme ils n'étaient point disposés à renoncer à la polygamie, force nous fut de les laisser dans leur infidélité de sauvages, non sans les avoir recommandés à la miséricorde et à l'infinie bonté de notre Dieu.

La semence de la parole divine que nous avons jetée au fond de ces cœurs charnels et grossiers, germera un jour, espérons-le, et, les rendant fils de Dieu et de l'Église, les fera héritiers du paradis.

Les familles qui devaient partir, campèrent pendant quelques jours, sur la rive gauche du Rio Negro.

Et comme il y en avait pas mal encore d'infidèles, trois jours furent consacrés à leur instruction, sous les ombrages odorants des saules pleureurs, dont les branches, plongeant dans les eaux limpides du fleuve, nous défendaient contre les rayons d'un soleil ardent. Nous baptisons en deux fois environ 70 adultes; quelques enfants furent confirmés et 20 familles reçurent la grâce du mariage chrétien.

Au cours de la cérémonie, je pensais aux rives du Jourdain et au Saint Précurseur du Sauveur du monde. *Ille in aqua tantum, nos autem in aqua et Spiritu Sancto*, qui aura suppléé abondamment aux défauts de notre pauvre ministère.

Les 900 personnes à qui nous avons administré le Baptême et la Confirmation, plus les 400 enfants de l'année dernière, portent à 1300 le nombre des néophytes qui dans la tribu de

Sayuhèque ont revêtu la robe nuptiale de l'in-nocence baptismale.

Avec les vérités de la foi, nous leur avons appris à réciter en latin les prières, le Saint Rosaire, le *Deus in adiutorium* et le *Gloria Patri*; dans leur idiome indien, les mystères; enfin *Pater, Ave*, en castillan.

Et c'était pour nous une satisfaction de piété consolante que d'entendre un si grand nombre d'enfants commencer eux-mêmes et réciter en entier le chapelet. Ah! que la Très Sainte-Vierge protège et défende cette nouvelle portion du troupeau de Jésus-Christ!

D. Milanesio parle l'indien comme un Indien même. Pour moi, je leur donnais au moyen de l'interprète les entretiens les plus importants; et le catéchisme, je le faisais à l'aide d'un livre traduit en leur langue: ils me comprenaient parfaitement.

En souvenir de la Mission, nous érigeons deux croix au milieu de leurs *toldos*, ayant soin de bénir un endroit particulier, destiné à devenir le cimetière chrétien. Le dernier adieu se termina par la récitation de *Pater, Ave* et *Gloria* pour le Saint Père; il y eut pour D. Bosco un vivat *ad multos annos*.

Le 9 janvier, vers le soir, une petite barque, guidée par deux soldats, nous passe de l'autre côté du fleuve, que nos chevaux traversent à la nage.

Comme la nuit était venue, nous dressons la tente, présent de M^{me} Nicolini, et, après avoir soupé au plein clair de lune, on se met au lit.

Il faut s'entendre. C'est-à-dire que je me retire sous la tente, D. Milanesio dans un trou laissé à sec par le fleuve, D. Panaro et Zanchetta, à l'abri d'un buisson, tandis que notre petite escorte veille en gardant les chevaux qui paissent tout à leur aise.

Nous aurions dû nous éveiller plus matin: aussi, sans perdre de temps et pour éviter un soleil de feu, je pars, accompagné de D. Milanesio seul. Six lieues de galop nous mettent devant l'*Estancia* d'un personnage riche et occupant une haute situation au Ministère de Buenos-Ayres.

Nous trouvons là une véritable oasis au milieu de ce désert. Belle maison, bon lit, bonne cuisine et surtout cœur excellent. Nous y avons fait une semaine de halte, pour nous reposer et nous refaire un peu, autant que pour instruire et baptiser 22 Indiens, occupés aux travaux manuels de la propriété.

Le 16, après 6 lieues encore, mais faites cette fois en voiture rustique attelée de 6 chevaux, nous arrivons au nouveau Pueblo de Roca.

Le commandant Quiros vint immédiatement me faire visite et m'offrit ses services pour la Mission.

Le général Winter télégraphia aux autorités civiles et militaires d'avoir pour nous les égards voulus, et, grâce à ces recommandations, nous fûmes admirablement traités. Logés dans un édifice neuf qui sert de collège, ayant deux soldats à nos ordres, on nous servait un ordinaire en rapport avec le grade. Ainsi, pour la circonstance,

je devins général; D. Milanesio et D. Panaro furent nommés officiers, Zanchetta caporal, et enfin nos deux *peoni* passèrent..... simples soldats.

Roca est une colonie formant un village tout nouveau, situé dans une plaine magnifique arrosée par le Rio Negro, et à 120 lieues de Patagones. Elle compte, y compris la garnison de ce territoire immense, un millier d'habitants, qui, jusqu'à présent, sont encore tous à la charge du Gouvernement. Cependant, comme cette région paraît contenir la fameuse caverne d'Eole, si l'on en juge par les vents furieux qui, trop souvent obscurcissent le ciel d'une poussière épaisse, je crains pour l'avenir de la nouvelle ville. Une sonnerie de clairon rassemble matin et soir garçons et filles pour le catéchisme; les grandes personnes viennent à la tombée de la nuit pour dire le chapelet et entendre le sermon.

Cette mission finie, nous poursuivrons notre route vers les Cordilières, à 130 lieues plus loin, en visitant la colonie de Malbarco. Si la neige, qui est quelquefois précoce, ne nous ferme pas les chemins des Andes, nous passerons ces montagnes pour fonder la première Maison Salésienne au Chili, d'où j'espère vous écrire, s'il plaît à Dieu.

Les nouvelles de Patagones, Santa Cruz, de la Terre de Feu, Buenos-Ayres, S. Nicolas et Montevideo, je pense que les directeurs respectifs vous les auront envoyées; ils s'acquittent tous parfaitement de leur devoir et se multiplient pour procurer la gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation. Mais c'est surtout en vos bénédictions et en vos prières que repose notre confiance sans bornes; nous pensons à vous, vénéré Père, *ore et corde*, tous les jours, à toute heure, à chaque instant.

Bénissez ceux qui voyagent à travers le désert de la Patagonie.

Votre fils très affectionné en J. C.

† JEAN, évêque de Magida.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS-DE-SALES.

Promenades de l'automne.

PREMIÈRE PERIODE.

CHAPITRE I^{er}.

Un peu de prélude — Ce que faisait Dom Bosco pour ses fils dans les promenades — Premières espérances.

Dans l'histoire des Oratoires de St. Philippe de Néri, les récréations que ce Saint Apôtre de la jeunesse romaine procurait à ses enfants spirituels, occupent une grande place. Les amis du premier âge, venus après ce grand Saint, mirent toute leur sagesse et toute leur industrie à reproduire de leur mieux cette conduite si salutaire et si pleine d'avantages. De nos jours, cette heureuse méthode, pour l'éducation de la jeunesse, a revêtu comme un nouvel aspect, de manière à réaliser un véritable progrès. Au fur et à mesure

que des âmes saintes, les fils de St. Ignace de Loyola, les St. Joseph Calasant, les St. Jérôme Miani, ouvraient de nouveaux collèges, une des questions les plus importantes était toujours celle des vacances, où l'occupation, nécessaire pour l'entretien des fruits acquis, ne devait cependant pas étouffer la liberté. Par une sage distribution, les enfants, après avoir consacré plusieurs mois à l'étude absorbante entre les quatre murs d'un collège au sein d'une grande ville, passaient au séjour d'une maison de campagne. Là, sans laisser complètement l'étude proprement dite et la classe, ils alternaient cependant avec elles les ébats par monts et par vaux, et pouvaient ainsi, sans perdre le peu qu'ils venaient d'apprendre, humer à pleins poumons l'air salubre et bien oxygéné de la fraîche campagne. Cela ne suffit point encore, et pour ne parler que des Collèges du Piémont, les promenades instructives jusque sur les Alpes devinrent bientôt célèbres par leurs heureux résultats.

Les divers Collèges rivalisaient, pour ainsi dire, et le voyage était poussé jusque dans le Tyrol; on courait même visiter la Suisse.... Descriptions pleines de poésie, annonces par les voix multiples de la presse, tout concourut à donner à ces délassements un caractère romantique, sous lequel le vrai disparaissait, au point d'être tout à fait méconnaissable pour ceux-là même qui avaient pris part à l'excursion si pompeusement narrée. La lecture de ces récits nous faisait venir l'eau à la bouche, mais comment faire! Pour nous, pauvres enfants du peuple, caresser un pareil désir et en attendre la réalisation, c'eût été vouloir le silence dans l'atelier de nos forgerons.

Dom Bosco ne faisait-il donc rien pour se mettre à la hauteur des temps? Ne pouvait-il trouver quelque moyen de ne pas faillir à sa mission? Celui qui pourrait en douter montrerait bien qu'il ignore ce que fut Dom Bosco, surtout dans les premiers jours de sa vie laborieuse, en faveur de ceux qu'il voulait et devait sauver.

Les saintes récréations, improvisées et dirigées par lui, sont imprimées dans notre cœur; leurs effets nous soutenaient encore pendant longtemps.

D'ailleurs, les récits qui vont suivre feront voir combien il avait senti l'influence des temps nouveaux et combien il en avait su profiter.

Quiconque a suivi l'histoire du développement de nos œuvres, se rappellera, que, dès les premiers moments, nous n'avons pas manqué de faire de grandes promenades. C'était pour nous une coutume, mais tout se bornait à se rendre, comme en pèlerinage, à quelque sanctuaire de la ville, dans le voisinage duquel on s'arrêtait pour prendre un peu de récréation. Impossible alors de faire davantage, et cela même était déjà beaucoup pour Dom Bosco, dénué, comme il l'était, de moyens pécuniaires. Il n'avait point encore pu donner à l'Oratoire une assiette fixe, ses tentes étaient mobiles, et force était de les transporter çà et là, tantôt sur un pré, tantôt sur une place ou quelque terrain vague. Et pour-

tant, malgré ce peu de ressources, combien les promenades d'alors réjouissent encore nos souvenirs!

(à suivre).

Appel à la Prière

Nous insérons volontiers la note suivante pour laquelle on nous demande l'hospitalité de notre Bulletin.

Les moyens tout surnaturels proposés pour obtenir un but qui doit être celui de tous, sont des plus faciles, en même temps que des plus efficaces.

JESUS, MARIE

Comme nous avons chassé Jésus de nos esprits et de nos cœurs, il a été chassé de nos lois.

Nous subissons le châtement du péché mortel national; Dieu a frappé nos champs de fléaux qui défient la science.

Contre nos fautes et contre nos malheurs une arme nous reste: la Prière!

Par elle nous demanderons et nous obtiendrons le rétablissement de l'esprit chrétien dans nos lois et le retour des bénédictions du Ciel sur notre terre devenue stérile.

A cet effet plusieurs propriétaires fonciers ont formé une association de communion mensuelle.

Toute personne qui acceptera d'entrer dans cette association voudra bien choisir la date qui, dans le mois, lui conviendra pour communier et l'indiquer à l'aumônier du Cercle catholique d'ouvriers, 10, rue Saint-Etienne, Bordeaux.

Les Dames propriétaires ou parentes de propriétaires peuvent faire partie de l'Association.

L'associé, qui ne peut pas communier au jour choisi par lui, peut se faire remplacer par une autre personne. Il n'est pas nécessaire que cette personne appartienne à l'Association.

A la fin de chaque trimestre, chaque associé recevra cette notice lui rappelant la date de sa communion et lui faisant connaître le nom du Saint qui devra être invoqué pendant les trois mois suivants.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS PENDANT L'ANNÉE 1886

- 90 Lauzero M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 91 Lecaron M. le Ch^{ne} — Rouen (Seine Inf^e).
- 92 Le Doyen M^{lle} — Paris (Seine).
- 93 Leroy M^{me} Charlotte — Amiens (Somme).
- 94 Mabire M. le Ch^{ne}, Vicaire général - Bayeux (Calvados).
- 95 de Mackau M^{me} la Bonne — Paris (Seine).
- 96 de Mainville M^{me} Marie Laure, née de Lange — Orléans (Loiret).
- 97 de Martel de Janville M^{me} la Classe, née de Riancey — Paris (Seine).
- 98 Martin M^{lle} Perrine — Vitry (Ille-et-Vilaine).
- 99 Martin M^{lle} Philomène — Nice (Alpes M^{es}).

- 100 Melani M. l'Abbé, Curé — Valabres (Alpes Maritimes).
- 101 Mercier M^{elle} Clotilde — Nantes (Loire Inférieure).
- 102 Millon M^{elle} Réparate — Nice (Alpes M^{mes}).
- 103 Miquey M^{me} Joséphine — Mulhouse (Alsace).
- 104 de Moers M^{me} Anna née Hanët — Francfort (Allemagne).
- 105 Monjot M^{me} V^{ve} — Grenoble (Isère).
- 106 Montaldo M. François — S. Nicolas de Los Arroyos (République Argentine).
- 107 de Monbrun M. Jules Ernest — Nice (Alpes M^{mes}).
- 108 Nalin M. Etienne — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 109 Oger M. l'Abbé — Le Bosquet (Somme).
- 110 d'Ordigny M^{me} J. C. — Château de Frestoy (Oise).
- 111 Paris M. le Ch^{ne} — Sens (Yonne).
- 112 Parrin de Sémainville M^{me} la C^{tesse} — Hyères (Var).
- 113 Pascal M. l'Abbé — Paris (Seine).
- 114 Pasquier M^{me} V^{ve} — St. Remy-en-Mauges (Maine-et-Loire).
- 115 Patot M. — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 116 Pérard M^{me} V^{ve} Léon — Roches-sur-Marne (H^{te} Marne).
- 117 Piat M. Louis, notaire — Lille (Nord).
- 118 Plancke M. l'Abbé — Roubaix (Nord).
- 119 Pons M^{me} Louise — Toulon (Var).
- 120 Postel M. le Ch^{ne} Vicaire général — Rouen (Seine Inférieure).
- 121 Prisset M^{me} — Dijon (Côte d'or).
- 122 Prunier M^{me} C. — Lyon (Rhône).
- 123 de Reggio M^{me} la Duchesse Douairière — Paris (Seine).
- 124 Rey M. le Ch^{ne} — Nice (Alpes M^{mes}).
- 125 du Rocha M. — Paris (Seine).
- 126 Romas M. l'Abbé — Tauriac (Gironde).
- 127 S^r Marques Don Diego Maria Santiago Calvo de la Banda y Aragon de Casa Ulloa — Séville (Espagne).
- 128 Silve sœurs M^{elles} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 129 Soudey M. l'Abbé, Curé de St. Nicaise — Rouen (Seine Inf^{re}).
- 130 Tallon M. — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 131 Taulelle M. l'Abbé — Nîmes (Gard).
- 132 Taurin M. l'Abbé, Curé — Grignols (Gironde).
- 133 Thévenin M^{me} V^{ve} — Lyon (Rhône).
- 134 Thierry M^{elle} — Amiens (Somme).
- 135 Thomas M^{elle} Marie — Le Pradet (Var).
- 136 Tourret M. — Perpignan (Pyrénées Or^{les}).
- 137 Tutel M. l'Abbé Pierre — Nus (Italie).
- 138 Valette M^{me} V^{ve} Esprit — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 139 de la Valette M^{me} — Aubenas (Ardèche).
- 140 de Vallombrosa M^{me} la Duchesse, née Pauline Geneviève de Pérusse des Cars — Abondant (Eure-et-Loir).

- 141 Vaullet M. le D^r — La Roche-sur-Foron (H^{te} Savoie).
- 142 Vétillart du Ribert M^{me} V^{ve}, née Louise Florentine Hilaire — Joyeuse (Ardèche).
- 143 Vilain XIV M. le V^{te} Alfred — Basèl (Belgique).
- 144 de la Villarmois M^{me} la C^{tesse} Douairière — Tours (Indre-et-Loire).
- 145 Vincent M. Martin — St. Amand (Meuse).
- 146 Wattine M^{elle} Philippine — Roubaix (Nord).
- 147 de Zantis M^{elle} Antoinette — Gimpelveld (Hollande).
- 148 Zerpa M^{sr} Thomas — Merida (Venezuela).

Noms donnés après confection de la liste.

- 149 D' Abeille M. André — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 150 Allegrini M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 151 Argentin M. l'abbé, Curé de Thierry. (Alpes M^{mes}).
- 152 Audibert M^{elle} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 153 Baccuet M. Charles — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 154 Bailly M^{me} Amélie — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 155 Bernard M. l'abbé, Curé de Barsac (Gironde).
- 156 Beuf M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 157 Boetti M. l'abbé — Nice (Alpes M^{mes}).
- 158 Broët M^{elle} Théodosie Elisabeth Emma — Paris (Seine).
- 159 Chaurin M. l'abbé — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 161 Condamin M^{elle} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 162 Fombeton M. Boniface — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 163 Jay M^{me} V^{ve} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 164 De Lombardon M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 165 Meyer M. le Ch^{ne} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 166 Mongin M^{me} — Chargey (H^{te} Saône).
- 167 De Preston M^{me} V^{ve} Marie — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 168 Rahatau M^{me} Pauline — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 169 De Roux M. Octave — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 170 Sans M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 171 Secchiari M. — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 172 Trotebas M^{elle} Julie — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 173 Uberti M^{elle} — Nice (Alpes M^{mes}).
- 174 Ventre M^{me} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 175 Ventre M^{elle} — Marseille (B^{es} du Rhône).